



La Légende de la Ville d'Is

PAR L. OGÈS

VENDUE AU PROFIT DES
ŒUVRES POSTSCOLAIRES & PÉRISCOLAIRES
DU DÉPARTEMENT DU FINISTÈRE



La légende

de la ville d'Is

On dit qu'il suffit d'être né en Bretagne pour aimer les contes, les légendes, les traditions d'autrefois. Pour ma part, je les aime beaucoup et je serais presque tenté de dire avec le fabuliste : « Si Peau d'Ane m'était conté, j'y prendrais un plaisir extrême ».

A notre époque de positivisme, on pourrait croire que les légendes n'intéressent plus les milieux intellectuels. Il y a quelques années j'ai eu la preuve du contraire. Après la mort de L. Le Guennec, ses amis ont groupé un certain nombre de légendes écrites par lui. Elles ont été publiées sous le titre : « Les vieux manoirs à légendes ». Le livre eut un succès extraordinaire ; l'édition fut épuisée en 15 jours. On jugera de l'intérêt qu'il a suscité quand on saura que les acheteurs l'ont payé 20 fr. et qu'aujourd'hui les exemplaires d'occasion trouvent preneur à 1.000 fr. et plus. Une réédition de « La Légende de la Mort en Basse-Bretagne », par A. Le Braz, vient de paraître en librairie. Malgré son prix élevé (480 fr. les 2 volumes), l'édition s'enlève rapidement.

C'est dire que le goût des légendes persiste encore parmi les Bretons.

Nous évoquerons d'abord le légendaire roi Grallon, le principal personnage de notre récit ; nous donnerons ensuite la légende telle qu'on la raconte aujourd'hui ; puis nous rechercherons son origine historique et les apports successifs qui sont venus s'y ajouter au cours des siècles et lui ont donné sa forme actuelle. Nous verrons ensuite les légendes, annexes qui ont fleuri autour du thème principal.



Le Roi Grallon

Nous ne savons rien de bien précis sur Grallon, dont le nom se retrouve encore comme nom de famille sous la forme *Grall*.

Ce fut, croit-on, le fondateur du petit royaume constitué par la Cornouaille armoricaine et qui aurait eu deux capitales: Quimper et Is ou Ker-Is. Il se couvrit de gloire en combattant les Normands qui, remontant l'Odette, avaient, dès le V^e siècle, envahi et pillé une partie de la Cornouaille. Son historien, Gurdisten, qui écrivait au IX^e siècle, nous apprend qu'il avait tranché la tête à 5 de leurs chefs, pris 5 de leurs barques et triomphé dans 100 combats.

Le royaume de Grallon était peuplé de Bretons venus de Grande-Bretagne, et d'Armoricains qui habitaient déjà le pays. Les premiers étaient chrétiens, les seconds étaient païens.

Il s'est formé autour du roi un cycle légendaire. Dans le poème intitulé « Le lai de Grallon-Meur » (Grallon Le Grand), Marie de France chanta au XII^e siècle, la beauté et la bravoure du roi de Cornouaille. Il conquiert l'amour de la plus belle femme du monde, une fée au sourire enchanteur. Puis il perd ses bonnes grâces et la supplie en vain. Légère comme un oiseau, elle traverse un fleuve en prévenant Grallon que s'il essaie de la suivre il se noiera. Grallon cependant se lance à sa suite et va disparaître sous le flot irrité lorsque la fée, touchée de pitié et prise d'un retour de tendresse, le repêche :

« Hastivement est returnée,
A la rivière en est alée,
Par les flancs saisit son ami,
Si l'en amaine ensemble od li... »

C'est Grallon qui tient la plus large place dans la légende de la ville d'Is. Le dénouement est imité du lai de Marie de France. Pour sauver Grallon des flots, Saint Guénolé s'est substitué à la fée bienfaisante.

Un ancien poème nordique nous présente Grallon guerroyant dans les pays brumeux du nord, « les pays où les matins sont sans rire ni soleil ». Il y rencontra Malgven, princesse du septentrion dont il devint le prisonnier d'amour. Il voulut la ramener en Cornouaille : elle mourut pendant la traversée en donnant le jour à une fille. C'est à cette fille que la légende donnera plus tard le nom de Dahut.

Grallon mourut, dit son historien, aux premières années du VI^e siècle...

Ce Grallon est celui-là même dont la statue équestre s'élève entre les deux tours de la cathédrale Saint-Corentin. Le monarque est représenté sous les traits d'un vieux guerrier à cheval, le sceptre en main et la tête ceinte du bandeau royal...

Grallon a-t-il vraiment existé ? « Peut-être ! » disent les historiens. « Certainement ! » disent les Quimpérois, et la preuve qu'il a existé, c'est qu'on lui a élevé une statue. L'argument est sans réplique : inclinons-nous.

Donc, le bon peuple de Quimper a mis sa ville sous la garde de Grallon à la barbe fleurie. Depuis de longs siècles, le cavalier de pierre veille sur la Cité. Sous la Révolution, son titre de roi lui fut fatal : la statue fut abattue en 1793. Elle fut rétablie en 1858. Fr. Le Guyader lui a consacré un beau sonnet dont j'extrais cette strophe :

« Tel qu'il est aujourd'hui, monté sur sa tour Magne,
Colosse bienveillant au geste triomphal,
Il protège et bénit, du haut de son cheval,
Quimper, sa ville, et son bon peuple de Bretagne... »

Le nom de Grallon est resté, dans la mémoire populaire, étroitement uni à celui de Saint Corentin, premier évêque de Quimper dont il fut, selon la tradition, le contemporain et l'ami. Saint Corentin vivait dans un ermitage qu'il avait bâti à Plo-modiern. Près de son ermitage se trouvait une claire fontaine où vivait un poisson merveilleux. Pour se nourrir, Corentin coupait chaque jour une tranche de son poisson. Aussitôt remis à l'eau, il redevenait entier. Grallon s'étant égaré au cours d'une partie de chasse, arriva, littéralement exténué de faim et de fatigue devant la demeure du saint. Celui-ci le réconforta et le nourrit grâce à son poisson. Et c'est en reconnaissance de cette hospitalité que Grallon nomma Corentin, évêque de Cornouaille.

Le roi Grallon joua également un rôle dans la vie de Saint Ronan, patron de Locronan. Saint Ronan quitta l'Irlande à la fin du V^e siècle pour convertir les Armoricaïns qui étaient encore païens.

A cette époque, les saints qui étaient tout puissants et qui ne faisaient rien comme les autres, traversaient la Manche dans des auges de pierre qui leur servaient de bateau. Un jour, des pêcheurs du Léon aperçurent, venant droit vers eux, un rocher que les flots ballotaient comme une épave. Ils remarquèrent sur ce singulier radeau, un homme agenouillé ; plongé dans une fervente oraison, il ne se souciait pas de conduire sa barque. Celle-ci accosta au rivage et Saint Ronan mit pied à terre. Aussitôt le rocher se changea en une jument de pierre. Ronan monta sur son dos et en peu de temps fut transporté jusqu'à Locronan où il construisit son ermitage.

Les habitants de Locronan qui pratiquaient encore la religion druidique virent en lui un socier, une sorte de loup-garou et l'accusèrent de crimes extraordinaires. Une femme, du nom de Keben, se montra particulièrement acharnée après le pieux ermite et le poursuivit d'une haine farouche parce qu'il avait réussi à convertir son mari. Un jour, elle se précipite sur Ronan ;

elle veut le griffer, le mordre, lui cracher au visage. Mais ses jambes fléchissent et se paralysent soudain. Elle ne put se relever que lorsque le saint le lui permit en faisant un signe de croix.

Terriblement vexée, Keben rumine sa vengeance. Une nuit, elle se lève, va prendre au berceau sa petite fille et l'enferme tout endormie dans un coffre caché derrière les fagots. Dès le matin, elle sort de chez elle en sanglotant, et accuse Ronan d'avoir tué son enfant. Tout le pays, ameuté par elle, réclame la mort du sorcier.

Keben se rend à Quimper, qui était alors la capitale du roi Grallon. Devant le roi, elle accuse formellement Ronan d'avoir assassiné sa fille et de l'avoir ensuite donnée à manger aux loups.

Grallon répondit : « Justice sera faite, qu'on amène Ronan ! »

Amené devant le roi, Ronan affirme son innocence. Keben maintient ses accusations. Grallon ne sait à qui entendre. Il décide alors de soumettre l'ermite à une sorte de jugement de Dieu. « Je possède dit-il deux dogues terribles. Nous allons les lancer sur Ronan. S'il est innocent, Dieu le protégera ». Les deux molosses sont détachés et s'élancent sur le saint en aboyant furieusement. Mais Ronan lève la main et fait le signe de la croix. Aussitôt les dogues apaisés viennent se coucher à ses pieds et lui lèchent les mains.

Comme il se devait, Grallon fit des excuses à l'ermite... Mais Keben maintenait ses accusations... Ronan demanda alors qu'on apporte devant le roi un certain coffre qui se trouvait dans le bûcher de son accusatrice. On l'ouvrit : l'enfant se trouvait au fond du coffre, mais ce n'était qu'un cadavre, l'asphyxie avait fait son œuvre.

Ronan se met alors en prière. A l'étonnement de tous, la fillette ouvre les yeux et se dresse sur son séant. Keben veut alors s'enfuir, mais la foule lui barre le passage et s'apprête à la lapider. Le saint intervient et exige qu'on la laisse retourner chez elle saine et sauve.

Et dès lors, Ronan vécut, honoré et respecté de tous. Quant à Keben, son nom resta synonyme de méchante femme. Aujourd'hui encore, au pays de Locronan, et même à Quimper, la plus grande injure que l'on puisse adresser à une femme est de la traiter de Keben.

Le rocher qui servit d'embarcation et de monture au saint, se voit toujours sur la montagne de Locronan. On l'appelle « Ar Gazeck-Ven » (la jument de pierre) ; il continue à être l'objet de pratiques superstitieuses, assez bizarres. Les femmes stériles vont s'asseoir sur la Jument de pierre ; elles sont ensuite assurées de connaître les joies de la maternité.

Qui ne connaît la belle poésie d'A. Chénier intitulée : « La

jeune captive » ? L'héroïne du poème est Aimée de Coigny dont la famille est originaire du pays de Locronan. On assure que sa grand-mère naquit 20 ans après le mariage de ses parents, à la suite d'un pèlerinage à la « Jument de pierre ».

Comme quoi, sans la Jument de pierre, A. Chénier n'aurait pas eu l'occasion d'écrire ce beau poème qui se trouve dans toutes les anthologies.

Mais, nous voici loin de la ville d'Is et même du roi Grallon.

La légende rapporte que le roi Grallon aimait surtout deux choses : la musique et le bon vin. A partir du XV^e siècle, les musiciens de Quimper lui rendaient chaque année un solennel hommage au cours d'une curieuse cérémonie célébrée la veille de la fête de Sainte-Cécile, patronne des musiciens.

Voici en quoi consistait cette cérémonie qui fut célébrée jusqu'à la Révolution. La veille de la fête de Sainte-Cécile, à 2 heures de l'après-midi, le clergé et les musiciens se rendaient sur la plateforme qui domine le portail de la cathédrale, auprès de la statue de Grallon. Les musiciens le régalaient des meilleurs morceaux de leur répertoire. Puis, un valet de ville, tenant une bouteille de vin, un verre et une serviette blanche, montait en croupe sur le cheval du roi. Tandis que le Chapitre entonnait un hymne et que la musique exécutait une symphonie, le valet versait une rasade dans le verre, le tendait au roi et le buvait lui-même d'un trait. Il essuyait ensuite la bouche de Grallon avec sa serviette blanche.

Il répétait ce manège à plusieurs reprises, puis il lançait le verre sur la place au milieu de la foule des spectateurs attirés par cette solennité. Tout le monde se précipitait pour essayer de l'attraper : une gratification de 100 écus était promise à celui qui le rapporterait non fêlé. Ceci n'arriva jamais, ce qui faisait dire aux mauvaises langues que le Chapitre n'offrait cette belle récompense qu'avec l'entière certitude d'être toujours dispensé de la donner. On finissait la cérémonie en plaçant une branche de laurier dans la main droite de Grallon.

Et voici une autre légende, toute récente celle-là, puisqu'elle se passait il y a quelques années, pendant l'occupation allemande. Par une froide nuit de décembre, un quimpérois, disciple de Bacchus, comme Grallon, rentrait très tard à son domicile après avoir trop fêté la divine bouteille. Il était minuit, l'heure où les fantômes rôdent dans les chemins déserts.

Passant par la place Saint-Corentin, notre homme constata avec stupéfaction que Laënnec n'était plus sur son socle de porphyre. « Pauvre Laënnec » se dit-il, les Allemands l'ont sans doute enlevé ! Et il dévida, à l'adresse des autorités occupantes, tout un chapelet d'injures que je me garderai bien de répéter. Mais voilà que tout à coup, dans le silence de la nuit, il entend venant du ciel, une respiration sifflante, puis une toux rauque,

caverneuse, multipliée par les mille échos de la ville. « Respirez !... Toussez !... » disait une voix.

Notre fêtard leva la tête et que vit-il ? Là-haut, sur la plate-forme qui domine le portail de la cathédrale, Laënnec auscultait le roi Grallon. Le pauvre homme, exposé aux courants d'air de la place Saint-Corentin, avait pris froid et avait demandé une consultation à Laënnec qu'il savait particulièrement compétent en la matière...

Les autres personnages de la légende sont :

Malgven, reine du septentrion, que Grallon voulut ramener en Cornouaille et qui mourut en route ;

Dahut, fille de Grallon, qui se signala par sa vie de débauche ;

Morvarc'h, le cheval marin, plus rapide que le vent ;

Et enfin *Saint Guénolé*, abbé de Landévennec, qui sauva Grallon lorsque la mer envahit la ville d'Is.

La légende de la ville d'Is

A Quimper, en grand deuil, en grande tristesse, vivait Grallon, roi de Cornouaille.

Et les choses allaient ainsi depuis qu'était morte la reine Malgven, la plus belle des femmes quand la vie colorait ses traits.

Le roi se remémorait ses hauts faits et ses prouesses dans les fjords et les cités lointaines du septentrion.

Avide de périls et de butin, il équipait des flottes et s'en allait pirater dans les pays du nord. Il montait toujours plus haut, vers les soleils de minuit, les fjords désolés, les neiges éternelles. Il plantait ses tentes sur les grèves et montait à l'assaut des burgs.

Un jour, sa fortune tourna. L'hiver était venu. Bon nombre de ses Cornouaillais avaient été enterrés dans le sable nordique. Ses lieutenants grognaient : ce château cramponné au roc était inaccessible. Il y avait trop longtemps que leurs épouses les attendaient. Qu'il continuât de guerroyer seul s'il lui chantait. Eux, ils allaient mettre à la voile et reprendre la mer. Grallon sentait que son destin l'enchainait là. Il les regarda embarquer et, un soir, il se trouva seul au pied des remparts imprenables. Pour la première fois, il connaissait la tristesse des vaincus...

Il eut la sensation d'une présence. Il releva la tête. Blanche dans le clair de lune, sa cuirasse et son haubert ruisselants de clarté, se tenait une femme aux cheveux roux largement épandus. Elle était belle comme une déesse de la guerre. Une eau d'enchantement luisait dans ses yeux.

C'était Malgven, reine du Nord. « Je te connais, étranger. Tu es courageux. Tu as pensé qu'un cœur vaillant valait des armées. Mon époux est vieux. Son épée est rouillée. Nous le tuerons et tu m'emmèneras dans ta Cornouaille »...

Par un crime, le roi d'Armorique conquiert une femme. Ils prirent un coffre d'or, et comme Grallon se lamentait que tous ses navires eussent fui, Malgven le fit monter avec elle sur son cheval magique, Morvarc'h, « le cheval-de-la-mer », noir comme la plus sombre nuit et soufflant du feu par ses naseaux.

Grallon prit Malgven en croupe et, rabotant la crête des vagues, Morvarc'h porta les deux amants jusqu'aux nefs bretonnes...

LA NAISSANCE DE DAHUT

Un orage dispersa la flotte et, une année, toute une année, Grallon et Malgven voguèrent au hasard des mers. Dans l'ouragan, dans le vent chargé de sel, dans les embruns poudroyants, une fille naquit, mais la belle reine du Septentrion n'aborda

point les môles cornouaillais. Elle mourut. On dut la livrer à l'Océan, raidie dans sa cotte de mailles, ses yeux fermés. Grallon ne s'en consola jamais et s'enferma dans son château, farouchement, cherchant l'oubli au fond des coupes de vin...

L'enfant grandissait à sa guise. Elle était éblouissante comme sa mère et s'appelait Dahut. Des orages crépitaient dans ses prunelles. Le roi jouait avec ses boucles fauves : « Ah ! fille de mon beau péché, par toi seule, je tiens à la vie ! » La bouche de Dahut s'entrouvrait pour le sourire, mais son âme restait voilée au plus profond de ses yeux. Sa jeunesse était insaisissable et trouble. Elle ne respirait librement que lorsque ses courses l'amenaient sur la falaise, face au large, au déploiement vertigineux de l'Océan. Elle semblait alors près de prendre son essor, oiseau exilé de quelque Thulé des Brumes.

Dahut persuada son père de lui construire une ville sur les grèves où elle avait rêvé, enfant. Elle voulait sa ville, une ville au bord de la mer.

LA VILLE CONSTRUITE CONTRE LA MER

Grallon était incapable de résister aux caprices de cette fille qui ressuscitait pour lui Malgven. Des milliers et des milliers d'artisans firent jaillir une cité féerique de la mer. Une digue titanesque la défendait contre les marées. Une écluse, aux portes de bronze, permettait d'emplir les bassins et de renflouer les barques. Aux heures de haute mer, on la fermait pour ne la rouvrir qu'au bas de l'eau. Grallon en avait la clef. Ainsi fut fondée la ville d'Is.

LES FIANÇAILLES DE DAHUT AVEC L'OCÉAN

Dès lors, les pêcheurs, dans le couchant, virent errer sur la grève où tombaient à pic les tours du palais, une magicienne aux gestes sibyllins dont la voix montait pour d'étranges incantations : sur les sables luisants du crépuscule, c'était Dahut qui, blanche d'écume, peignait ses cheveux enflammés et chantait :

« Océan, bel Océan bleu, roule-moi sur le sable, roule-moi dans ton flot. Je suis ta fiancée, Océan, bel Océan bleu.

« Je suis née sur la mer, au milieu des vagues laiteuses et dans les brumes ouatées. Quand j'étais enfant, tu grondais sous moi, je jouais sur ton large dos et tu grondais. Je caressais ta toison d'écume et tu t'apaisais.

« Océan, bel Océan bleu, roule-moi sur le sable, roule-moi dans ton flot. Je suis ta fiancée, Océan, bel Océan bleu.

« Toi qui retournes comme tu veux les barques et les hommes, donne-moi les navires somptueux des naufragés et les cargaisons opulentes ; donne-moi les cœurs des hommes farouches et des frères adolescents sur qui j'abaisserai mon regard. Ne sois

pas jaloux. Aucun de ceux-là ne se vantera de mon choix. Je te les rendrai l'un après l'autre. Je n'appartiens qu'à toi.

« Océan, bel Océan bleu, roule-moi sur le sable, roule-moi dans ton flot. Je suis ta fiancée, Océan, bel Océan bleu »...

Elle jeta un jour sa bague dans le reflux. Une lame l'enlça. Dahut devint impératrice d'un peuple pillleur d'épaves, et le seul Dieu qu'elle adorât, pendant que Grallon, envoûté par le souvenir de Malgven, s'ivrognait au fond des salles du palais, était l'Océan.

LE MASQUE MAGIQUE

La ville d'Is ne tarda pas à devenir un lieu de plaisir et de débauche. Tous les jours c'étaient festins, jeux et danses. L'église était délaissée, l'ortie en obstruait le seuil.

Dahut donnait le ton et l'exemple de toutes les folies. Jusqu'au matin ses fenêtres restaient éclairées ; on entendait les chants et les rires, le son des harpes et la rumeur joyeuse des convives.

Chaque soir un nouvel amant venait s'asseoir auprès de Dahut ; elle lui faisait un collier de ses bras blancs et l'enveloppait de sa chevelure parfumée. Et l'on vidait, aux amours de Dahut, les hanaps d'or.

Ainsi, chaque soir, elle se faisait amener dans son palais les jeunes gens qu'elle avait choisis pour victimes. Les serviteurs leur couvraient le visage d'un masque de soie. Ils demeuraient auprès de la fille du roi jusqu'à la naissance du jour. Dès que le chant de l'alouette se faisait entendre, le masque se resserrait sur la gorge et les tempes et étouffait l'amant d'une nuit.

Un cavalier au manteau noir, monté sur un cheval noir, jetait le corps en travers de sa selle et s'en allait le lancer dans l'Enfer de Plogoff, par-delà la baie des Trépassés ; il livrait à l'Océan les amants de la belle Dahut dont le caprice ne passait jamais les premiers rayons de l'aube.

Vers le printemps, arriva un chevalier d'étrange aspect. Rouge étaient son justaucorps et son manteau ; rouge son chaperon, rouge son cheval. Ses mains étaient longues et fines et terminées par des ongles aigus et recourbés.

Il ne répondit pas au sourire de Dahut.

Un soir cependant, l'étranger glissa sa main pâle aux ongles aigus, dans la chevelure fine de la princesse.

Et soudain, un bruit sourd s'éleva du côté de la mer et un coup de vent terrible heurta les murailles.

— Que la tempête rugisse et nous assaille ! dit Dahut ; les portes de bronze la bravent et seul le roi Grallon porte à son cou la clef qui les ouvre.

— Belle qui tant m'aimez, pour mon plaisir, me donneriez-vous cette clef ?

— Ah beau sire, je ne le puis ! le roi ne la quitte jamais.

— Il dort. Prendre à son col la clef d'argent serait prouesse facile.

Elle s'inclina pareille à une fleur que courbe la tempête, puis elle se leva pour satisfaire l'étranger.

LA SUBMERSION DE LA VILLE

Grallon dormait, alourdi par le vin. Dahut s'approcha pieds-nus de sa couche et décrocha du cou de son père, la chaîne à laquelle il suspendait la clef des écluses. Elle marcha vers la digue, et, arc-boutée, fit grincer les portes de bronze.

Une vague haute comme la plus haute montagne s'écroura sur elle et l'emporta dans son recul. Dahut rugit, comme si, vive, on lui eût arraché le cœur. Elle courut jusqu'à son père : « Vite ! Morvarc'h ! L'Océan a renversé les digues ! »

Le roi prit sa fille en croupe, comme jadis il avait porté Malgven. L'étaalon fit voler les galets sous ses sabots, traqué par les beuglements de la tourmente. L'Océan, le vieil époux, réclamait sa proie. « Père, sauvez-moi de lui ! ».

Le cheval maintenant, se cabrait dans l'eau qui montait à gros bouillons. Une lame venait lécher sa croupe et s'entortiller autour des jambes de la femme. Les vagues dépassaient les falaises. Dahut serrait son père à l'étouffer. « Sauvez-moi, père. Sauvez la fille de votre reine Malgven ».

Dans la déflagration d'un éclair, une voix formidable rebondit de rocher en rocher : « Lâche, le démon qui te tient », tonnait la voix.

LE MISSIONNAIRE DE DIEU

Une forme, pâle comme un cadavre enveloppé du suaire, se dressait sur un promontoire. C'était Saint Guénolé. « Malheur à toi ! » clamait le saint. « Sauve-moi, emporte-moi au bout du monde ! » gémissait la « fille impudique ». Morvarc'h, le poil hérissé, restait sur place, flairant le vent noir. Alors l'étreinte de Dahut se desserra ; Grallon d'un tour de reins se dégagea, et les flots se refermèrent sur la maudite qu'attendait dans l'abîme une sarabande de spectres : tous ceux qu'elle avait fait jeter, au lendemain de leur unique nuit d'amour, dans l'Enfer de Plogoff.

Etude critique de la légende

Telle est la légende dans sa forme actuelle. Il est assez curieux de constater que les folkloristes n'en ont fait jusqu'ici aucune étude critique. Les discussions n'ont guère roulé que sur l'emplacement probable de la ville ; on considère la version que l'on vient de lire comme la légende primitive.

J'ai eu l'idée de rechercher les versions anciennes et les versions plus récentes ; je les ai classées chronologiquement et j'ai pu tirer de leur comparaison des données intéressantes. Nous pourrions suivre pas à pas les embellissements et les développements qui ont été apportés à la légende primitive.

Auparavant, il convient de rechercher les données historiques qui ont pu lui donner naissance.

« La légende, a-t-on dit, est l'exagération embellie de l'histoire ». Dans la plupart des légendes, en effet, il y a un fond de vérité. Personnellement, je crois que la ville d'Is a existé. « Où était-elle située ? » Il n'est guère possible de répondre à cette question. Certaines traditions la placent au large de la baie des Trépassés ; d'autres, dans la baie de Douarnenez ; d'autres, dans la baie d'Audierne ; d'autres, au large de Penmarc'h ; d'autres, enfin, entre Bénodet et les îles Glénans.

Et maintenant, posons-nous cette question : « Une ville située sur nos côtes a-t-elle pu être engloutie par la mer ? » Nous pouvons répondre *oui* ! Et voici pourquoi. Parlant des côtes ouest de la Bretagne, un géographe du VII^e siècle, connu sous le nom de L'Anonyme de Ravenne, écrivait ceci : « La partie de la Bretagne où le monde prend fin, s'appelle la Bretagne dans les marais. Cette région a possédé autrefois un certain nombre de villes ». Il est bien évident que l'expression « La Bretagne dans les marais » désignait une zone de terres basses qui s'étendait de la côte actuelle à l'île d'Ouessant, à l'archipel de Molène, à l'île de Sein et aux îles Glénan.

Les géologues sont du reste d'accord à ce sujet. Il nous apprennent que depuis des millénaires, la Bretagne n'a cessé de s'enfoncer dans la mer. Les rochers de Penmarc'h et du Raz de Sein, les milliers d'écueils qui bordent nos côtes, ne sont en quelque sorte que les squelettes de terres englouties, bouleversées, dissoutes dans la mer.

Les preuves de cet affaissement abondent. En voici quelques-unes. Dans nos baies ou nos plages de l'Ouest, on trouve, ensevelis sous le sable, tantôt de la tourbe, tantôt des arbres submergés depuis des siècles. J'ai moi-même vu, sur la plage de Concarneau, des arbres enracinés qu'une tempête d'équinoxe avait découverts. De temps en temps on en voit apparaître également dans la baie de Douarnenez. Une curieuse tradition rap-

porte qu'à une époque très reculée, on se rendait à pied de Loctudy aux îles Glénan en suivant une allée bordée de vieux arbres. Un archéologue fit des fouilles dans la région indiquée : il découvrit, sous le sable de la plage, des troncs de chênes formant deux lignes parallèles espacées de 30 mètres. Les troncs se trouvaient dans une excellente terre végétale et l'alignement était nettement dirigé vers les îles Glénan, distantes de 12 kilomètres.

Une autre preuve du recul de nos rivages nous est fournie par nos monuments mégalithiques. Les dolmens et les menhirs ont certainement été élevés à distance du rivage ; or, nous constatons aujourd'hui que plusieurs de ces monuments sont baignés ou complètement recouverts par la mer.

Des dolmens et des menhirs recouverts à marée haute, se voient à Plouescat, à l'Aber-Wrac'h, entre Douarnenez et l'île Tristan, à Lesconil et dans l'estuaire de la rivière de Pont-l'Abbé. Cambry, qui écrivait en 1794, rapporte qu'au large de Penmarc'h on voyait des mégalithes à 15 ou 20 pieds sous l'eau.

On a calculé que depuis la construction des monuments mégalithiques (environ 3 à 4.000 ans avant notre ère), le sol de la Bretagne s'est affaissé de 20 à 30 mètres. M. Le Corvaisier, ingénieur aux Travaux maritimes, a constaté qu'une pyramide servant de signal près de l'île de Sein, a baissé de 0 m. 17 par an de 1900 à 1910.

Peut-on s'étonner après cela que des villes maritimes aient pu être submergées ? On ignore l'emplacement de plusieurs villes gallo-romaines bâties sur nos côtes : Tolente, Lexobie, Occismor, Portus-Saliocanus. Ces villes étaient sans doute situées dans la partie de la Bretagne aujourd'hui submergée. Tout nous permet donc de croire que la ville d'Is se trouvait dans la région plate dont parle l'Anonyme de Ravenne.

L'étymologie vient fortifier cette hypothèse : *Is* ou *Izel*, signifie en breton : *bas*, par opposition à *huel* : *haut*. *Ker-Is* signifierait donc : *la ville basse*.

Nous pouvons admettre que plusieurs agglomérations ont pu occuper une telle situation et avoir été recouvertes par la mer. Il y aurait eu plusieurs *Ker-Is* ce qui donnerait raison aux diverses traditions dont nous avons parlé.

**

Voyons maintenant les récits des anciens chroniqueurs. La première mention écrite que nous possédions de la ville d'Is, nous est fournie par le chanoine Pierre Le Baud, aumônier d'Anne de Bretagne. Vers la fin du XV^e siècle il écrivait :

« La grande cité d'Ys, située près la grand mer, fut, pour les péchés des habitants, submergée par les eaux issant de cette mer, Le roy Gradlon qui lors était en cette cité échappa mira-

culeusement : c'est à savoir, par le mérite de Saint Guénolé. Et dit-on que encore appièrent les vestiges sur la rive qui, de l'ancien nom de la cité, est jusques à maintenant appelé Is ».

Un siècle plus tard, en 1617, d'Argentré écrivait dans son « Histoire de Bretagne » (p. 114) :

« Aucuns ont écrit que durant la vie de Grallon, la ville d'Is, près Quimper, fut abymée et submergée de la mer. Encore aujourd'hui, les habitants montrent les ruines et le reste des murailles si bien cimentées que la mer n'a pu les emporter. Le roi Gradlon était lors dedans quand elle ruina et que, miraculeusement il fut préservé par les prières de Saint Guénolé.

« D'autres accidents, par semblables submersions, sont souvent advenues ailleurs ».

Un autre chroniqueur, le chanoine Moreau, né à Quimper à une date qui nous est inconnue, décédé en 1617, écrivit « L'histoire de la Ligue dans le diocèse de Cornouaille ». Dans ce livre (p. 8), il mentionne près de la pointe du Van, non loin de la Ponte du Raz, d'importants vestiges de constructions gallo-romaines auxquels aboutit une route pavée partant de Quimper. (Il s'agit de la voie romaine de Quimper à la Pointe du Raz qui passait à 50 mètres à l'ouest de l'Ecole normale).

« Cette route, dit-il, aboutissait à la très célèbre et prétendue ville appelée Is qu'on dit avoir été située où est présentement la Pointe du Raz et qui depuis a été conquise par la mer il y a environ 12 ou 1300 ans (ceci est écrit vers 1580), du temps des saints personnages Corentin et Guénolé, régnant en Bretagne le grand Gradlon, roi de Cornouaille qui y faisait sa résidence ordinaire, et fonda l'évêché de Quimper et l'abbaye de Landévenec.

« Le tout arriva par une juste punition de Dieu pour les péchés du peuple de la dite ville. Il se trouve encore aujourd'hui des personnes anciennes qui assurent, qu'aux basses marées étant à la pêche en bateau, elles y ont vu de vieilles mesures de murailles.

« Certains disent, plus par ouï dire que par science, que Paris, qui se prononce *Pariss* en breton, tire son étymologie d'Is, voulant dire que Paris veut dire « pareil à Is ». Un proverbe ancien, en langue bretonne dit :

« Abaoue ma lived Ker-Is

Ne ve cavet par da Bariz ».

« Depuis que la ville d'Is a été submergée,
On ne trouve plus l'égale de Paris ».

« Une certaine personne m'a assuré avoir vu et lu quelques pièces en vers bretons qui faisaient mention de cette ville en écriture de main (manuscrit), ce que je n'ai su découvrir quelque diligence et recherche que j'aie pu faire ».

Ces trois récits sont concordants pour ce qui concerne les

faits : il y est question d'une ville qui fut engloutie. Le chanoine Moreau ajoute qu'elle le fut en punition des péchés des habitants.

Ni P. Le Baud, ni d'Argentré, ni Moreau ne parlent de Malgven, ni de Dahut et des orgies, ni des clefs, ni des écluses, ni du démon qui poussa Dahut à les ouvrir.



Le manuscrit en vers bretons recherché par Moreau a été retrouvé, il y a une cinquantaine d'années, au château de Kéruzoret, en Plouvorn. Une note apposée à la fin du texte révèle qu'il appartenait en 1580 à un prêtre de Plogonnec, dom Jean Manaut qui en avait achevé la rédaction ou la transcription le 7 juin de la dite année.

Ce manuscrit est un poème en vers bretons. Il nous fait connaître ce que les riverains de la baie de Douarnenez racontaient sur l'engloutissement de la ville d'Is, à la fin du XVI^e siècle.

Or, on constate qu'ici encore il n'est question ni de Malgven, ni de la princesse Dahut, ni des écluses qui protégeaient la ville, ni de la clef qui les ouvrait.

Voici, d'après le manuscrit, résumé par L. Le Guennec, comment, en ces temps, on racontait la catastrophe :

« Eclairé par une révélation du ciel, Guénolé avertit Grallon que Dieu s'apprête à châtier terriblement les habitants d'Is et que « la mer sauvage les noiera un jour » en punition de leurs péchés infâmes s'ils ne s'en repentent sans délai.

Le vieux monarque, effrayé, l'emmène à Is pour prêcher la pénitence à ses sujets. Guénolé prédit à la population que si elle ne revient pas dans le droit chemin, la ville sera détruite. « Un jour, elle s'enfoncera dans la terre, la grande mer l'envahira et la noiera ». Sa fin sera celle de Sodome et de Gomorrhe.

« On riposte par des railleries, on traite Guénolé d'imbécile, d'âne. Trois femmes galantes viennent le houspiller : elles n'entendent pas renoncer à danser et à faire bonne chère avec leurs amants. Elles invitent l'auditoire à chanter pour couvrir la voix grondeuse du prêcheur.

« Renonçant à convaincre ces gens obstinés à leur perte, le saint dit à Gradlon : « La punition viendra dans trois nuits. Au premier chant du coq, lève-toi ; au second, prépare ton cheval ; au troisième, fuis en toute hâte »...

« Le coq a chanté trois fois. Gradlon part au galop. « A présent, dit-il, ils meurent ; tous s'en sont allés ensemble, le fou avec la folle ».

« Aet int oll en eur stroll, ar foll gant ar follez ».

Arrêtons-nous un instant sur ce vers breton. Nous verrons, en passant, ce qui distingue les vers français de la

métrique bretonne d'autrefois. Les anciens vers bretons étaient compliqués, ils ne comportaient pas seulement la rime finale comme en français, mais encore des rimes internes qui se répétaient dans le même vers. Dans celui qui nous occupe, la rime interne est *ol* : elle se répète quatre fois : « Aet in oll en eur stroll, ar foll gant ar follez ».

Continuons à résumer le texte. « Les flots bondissants poursuivent Grallon. L'unique survivant de la ville va disparaître lorsqu'à son cri d'angoisse Guénolé apparaît et le conduit sain et sauf au rivage, ruisselant de sueur et tremblant encore de l'horrible désastre auquel il a assisté ».

La légende actuelle dit que le monarque a sacrifié sa fille à la vengeance divine. Ici, nulle trace du tragique épisode représenté par le tableau de Luminais au musée de Quimper où l'on voit Gradlon repoussant Dahut dans les flots. Cependant, nous remarquons déjà que la légende primitive a été embellie et développée. C'est un prêtre qui raconte ; il adopte la légende pour des fins religieuses.



Le personnage de Dahut n'apparaîtra qu'au XVII^e siècle. Il fut sans doute introduit par les prédicateurs qui voulurent apporter au sombre drame des développements destinés à frapper l'imagination du peuple et à le maintenir dans l'orthodoxie religieuse. Le premier texte où il soit question de Dahut se trouve dans « Les vies des Saints de la Bretagne Armorique » par Albert Le Grand, religieux de Morlaix qui écrivait en 1636 : « Après avoir nommé Corentin évêque et seigneur de Quimper, le roi Grallon transféra sa cour en une grande ville sur le bord de la mer entre le cap de Fontenoy (1) et la pointe de Crozon. Cette ville s'appelait Is...

« Guénolé allait souvent voir le roi en sa superbe cité et prêchait fort hautement contre les abominations qui se commettaient en cette ville toute absorbée en luxes, débauches et vanités... »

« Dieu lui révéla la juste punition qu'il en voulait faire et l'heure du châtement. Il dit au roi : « Ha, Sire, sortons au plus tôt de ce lieu car l'ire de Dieu le va présentement accabler ».

« Grallon fit incontinent troussez bagage, et, ayant fait mettre hors ce qu'il avait de plus cher, monta à cheval avec ses officiers et domestiques, et, à pointe d'éperon se sauva hors la ville.

« A peine eut-il sorti les portes, qu'un orage violent s'éleva avec des vents si impétueux que la mer se jetant hors de ses limites ordinaires et se précipitant de furie sur cette misérable cité, noya plusieurs milliers de personnes dont on attribua

(1) Ancien nom de la pointe du Raz.

la cause principale à la princesse Dahut, fille impudique du bon roi, laquelle périt en cet abyme et cuida causer la perte du roi pour ce que l'histoire assure qu'elle avait pris à son père la clef qu'il portait pendante au col, comme symbole de la royauté.

« Le roi s'étant sauvé d'heure, se retira à Quimper, où, déjà cassé de vicillesse et riche de mérites, il passa paisiblement de cette vie en une meilleure ».

Dans ce récit, la submersion est dûe, non seulement à la débauche des habitants mais aussi et surtout à Dahut, « fille impudique de Grallon ».

La *clef* y apparait pour la première fois, mais comme symbole de la royauté, tenant lieu en quelque sorte de sceptre, symbole de la puissance.

Il ne s'agit pas encore de la *clef des écluses* ; l'écrivain ne mentionne même pas ces écluses ; sa description correspond à celle d'un raz-de-marée qui aurait recouvert la ville.



Cambry, qui parcourut le Finistère en 1794 et écrivit un gros volume intitulé « Voyage dans le Finistère », fut le premier qui attira l'attention sur notre département, ses beautés, ses monuments, ses traditions, ses légendes. On le considère comme l'un des précurseurs du romantisme.

La légende de la ville d'Is lui fut racontée à Douarnenez. Le fonds de son récit rappelle la version donnée par A. Le Grand. De nouveaux détails sont venus s'y ajouter, en particulier dans la scène du châtement : Grallon prend sa fille en croupe et essaie de la sauver. Voici du reste comment Cambry décrivait la scène : « Grallon, docile à la voix du Saint homme, est à cheval, et s'éloigne à toute bride ; sa fille Dahut le suit en croupe... La main de l'Eternel s'abaisse, les plus hautes tours de la ville sont englouties, les flots pressent en grondant, le coursier du roi qui ne peut s'en dégager. Une voix terrible se fait entendre : « Prince, si tu veux te sauver, secoue le démon qui te suit en croupe ».

« Si le prince obéit, et s'il noya sa fille, si la princesse, en se précipitant, se sacrifia pour son père, si Lucifer saisit Dahut pour épargner au prince le désagrément de la noyer, je n'en sais rien. Les historiens du temps n'ont pas raconté le fait, et les commentateurs ont oublié de l'éclaircir.

« La belle Dahut perdit la vie et se noya près du lieu qu'on nomme Poul-Dahut (Pouldavid). La tempête cessa, l'air devint calme, le ciel serein ; mais depuis ce moment, le vaste bassin sur lequel s'étendait une partie de la ville d'Is, fut couvert d'eau : c'est la baie de Douarnenez. On m'a fait voir sur le rivage, près du Ris, un rocher sur lequel le cheval de Grallon laissa l'empreinte de son pied ».



Emile Souvestre, lui, donnera libre cours à son imagination romantique. Il a narré dans son « Foyer breton » écrit vers 1830, une légende de la ville d'Is dont de nombreux détails et plusieurs épisodes sont issus de son imagination. Il intégra dans la légende toute une fantasmagorie romantique qui lui a donné sa forme actuelle.

C'est Emile Souvestre qui inventa de toutes pièces l'homme chargé de recruter les amants d'une nuit, le masque de velours qui les étouffait et le transport des cadavres qui disparaissaient dans un précipice. C'est lui qui a inventé les écluses destinées à protéger la ville de la mer.

C'est Souvestre aussi qui met en scène le démon sous la forme du « cavalier inconnu » qui poussera Dahut à enlever à son père la clé des écluses.

LES GWERZIOU

Un mot maintenant des « gwerziou » ou chants consacrés à la ville d'Is.

Voici la traduction de la fameuse ballade bretonne : *Livaden Keris* (la submersion de la ville d'Is) par la Villemarqué, l'auteur du Barzaz-Breiz (Chants populaires de la Basse-Bretagne). Bretagne).

I

As-tu entendu, as-tu entendu ce qu'a dit l'homme de Dieu au roi Gradlon qui est à Is ?

« Ne vous livrez point à l'amour, ne vous livrez point aux folies. Après le plaisir, la douleur.

« Qui mord dans la chair des poissons, sera mordu par les poissons ; et qui avale sera avalé.

« Et qui boit et mêle le vin, boira de l'eau comme un poisson et qui ne sait pas, apprendra ».

II

Le roi Gradlon parla :

— Joyeux convives, je veux aller dormir un peu.

— Vous dormirez demain matin ; demeurez avec nous ce soir, néanmoins, qu'il soit fait comme vous le voulez.

Sur cela, l'amoureux coulait doucement, tout doucement ces mots à l'oreille de la fille du roi :

— Douce Dahut, et la clef ?

— La clef sera enlevée, le puits sera ouvert : qu'il soit fait selon vos désirs..

III

Or, quiconque eût vu le vieux roi endormi, eût été saisi d'admiration.

D'admiration, en le voyant dans son manteau de pourpre, ses cheveux blancs comme neige flottant, sur ses épaules, et sa chaîne d'or autour de son cou. Quiconque eût été aux aguets, eût vu la blanche jeune fille entrer doucement dans la chambre, pieds nus :

Elle s'approcha du roi son père, elle se mit à genoux et elle enleva chaîne et clef.

IV

Toujours il dort, il dort le roi. Mais un cri s'élève dans la plaine : — L'eau est lâchée ; la ville est submergée...

— Seigneur roi, lève-toi. Et à cheval... Et loin d'ici. La mer débordée rompt ses digues...

Maudite soit la blanche jeune fille qui ouvrit après le festin, la porte du puits de la ville d'Is, cette barrière de la mer...

V

— Forestier, forestier, dis-moi, le cheval sauvage de Gradlon, l'as-tu vu passer dans cette vallée ?

— Je n'ai point vu passer par ici le cheval de Gradlon, je l'ai seulement entendu dans la nuit noire : Trip, trep, trip, trep, trip, trep, rapide comme le feu.

— As-tu vu, pêcheur, la fille de la mer, peignant ses cheveux blonds comme l'or, au soleil de midi, au bord de l'eau ?

— J'ai vu la blanche fille de la mer, je l'ai même entendue chanter : ses chants étaient plaintifs comme les flots ».

L'auteur nous présente cette ballade comme très ancienne. Ce poème dit-il offre plusieurs preuves incontestables d'une antiquité reculée. Or, c'est une supercherie littéraire : de la Villemarqué l'a composée lui-même et il a utilisé la version romantique d'Emile Souvestre.



Une autre « Gwerz » ou chanson, très curieuse, relative à notre légende, parut sans nom d'auteur en 1850. Elle fut prise également pour un chant très ancien, pour l'archaïque complainte d'un barde populaire. A. Le Braz lui-même s'y laissa prendre et la salua comme « une œuvre anonyme venue du fond des âges... »

La chanson commence ainsi :

« Petra zo nevez e ker a Is

Ma ze ker foll ar iaouankis ».

(Qu'y a-t-il de nouveau dans la ville d'Is
que la jeunesse y soit si agitée ?)

Ce chant, magnifique dans sa facture bretonne, est également inspiré de la version d'Emile Souvestre. Il est l'œuvre d'un lettré breton : Olivier Souétre, né à Plourin-Morlaix ; c'est un pur joyau qui a la grâce et la naïveté des choses très anciennes.

Ajoutons que, plus tard, le barde s'en alla vivre à Paris et oublia sa Bretagne. Il devint communiste et, après 1870, il déclamaux Parisiens des poèmes révolutionnaires de sa composition comme « La Marianne » et « La Cité de l'Égalité ».

La légende de la ville d'Is a trouvé sa forme définitive dans un ouvrage de Charles Guyot publié par l'éditeur Piazza dans la collection « Epopées et légendes ». C'est un volume de 150 pages d'une exécution typographique remarquable, écrit dans un style savoureux dont les tournures de phrases sont empruntées au vieux français. L'auteur nous informe dans un avant-propos que son livre est uniquement inspiré des anciens textes. Nous savons maintenant ce qu'il faut en penser et en quoi se résument les anciens textes. Il n'en reste pas moins que ce livre est d'une lecture attachante.

Les textes que nous venons de passer en revue nous montrent nettement comment est née la légende de la ville d'Is, comment, sous l'influence de l'église et des écrivains, elle s'est embellie et développée. De sorte que nous arrivons à cette conclusion inattendue : c'est que cette légende, considérée comme le type des légendes populaires, n'a pas été créée par le peuple mais par les prêtres et les intellectuels.

La légende de la ville d'Is a alimenté la littérature contemporaine et même le théâtre.

Voici quelques passages extraits du beau livre de Fr. Le Guyader : « L'Ere Bretonne ». Vous goûterez, j'en suis sûr, ces vers sonores et puissants où se révèle le talent du poète quimpérois. On dirait une page de la « Légende des Siècles » :

« La ville d'Is avec ses deux millions d'hommes
Reine de l'Océan et reine de l'Armor,
Riche, belle, vivait, jouissait sans remords,
Ville d'amour vouée au néant, à la mort,
Marquée au front du signe infamant des Sodomes.

Le Ménez-Hom tout noir l'enfermait au levant,
Puis, vers la mer, là-bas, où l'Océan commence,
Un mur cyclopéen, une muraille immense,
Insultant aux fureurs du Titan en démence,
S'élevait de la Chèvre à la pointe du Van.

Une porte d'airain, formidable et béante,
S'ouvrait sur l'Océan. Mais quand le flot montait,
Ses battants monstrueux, où la mer se heurtait,
Dressaient leurs murs de bronze, et la brise apportait
Comme un bruit de tonnerre à la Cité géante...

Et dans Is, un seul homme était pur et juste :
C'était le roi Grallon, le roi d'Is et d'Armor.
Il avait cent vingt ans. Mais très robuste encor,
Il aurait porté haut son front couronné d'or,
Si le malheur n'avait courbé sa tête auguste.

Or, pendant que son Peuple et sa Fillé et ses Fils,
Se ruaient à l'orgie, et se vautraient en elle,
Le vieux Grallon, dans son angoisse paternelle,
Sentant l'heure approcher, terrible et solennelle,
Priait à deux genoux, devant un Crucifix.

Et, chaque nuit, là-bas, gonflant ses flots funèbres,
L'Océan déchaîné montait en rugissant.
C'était comme une Voix, au loin avertissant.
Et la Porte d'airain, sous le flot bondissant,
Retentissait lugubrement dans les ténèbres...

O ville d'Is... O ville aux puissantes murailles,
Dahut t'a préparé de belles funérailles...
Des gouffres de Penmarc'h aux remparts d'Occismor,
Les ténèbres d'un voile épais, couvrent l'Armor.
Elles couvrent la terre, et la mer, et les astres...
C'est l'heure. Tout est prêt pour d'effrayants désastres.

C'est l'heure du Destin. C'est l'heure de Satan.
C'est la Porte d'airain qui s'ouvre... Et l'on entend
Ses quatre gonds jumeaux grincer dans les ténèbres...
Place au monstre Océan roulant ses flots funèbres.
Place à la mer... Place à la mer...

Is ne sera, bientôt, qu'un vaste gouffre amer...
O Ville d'Is... c'est peu que ta Porte géante
Livre aux flots déchaînés une brèche béante.
Ton mur cyclopéen, sous le flot triomphant,
S'écroule d'un seul bloc, comme un jouet d'enfant.
Tes tours, dont l'œil se lasse à mesurer le faite,
Tes palais somptueux, tout pleins de bruits de fête,
Tes temples, tes trésors, tes femmes, tes amours,
Tout s'abîme, tout sombre... Et demain, et toujours,
Sans que plus rien de toi ne survive et surnage,
Si ce n'est ton seul nom qui, transmis d'âge en âge,
Perpétuera l'exemple avec le Souvenir,
Toujours, jusqu'à la fin des siècles à venir,
L'homme en cherchant ta place, ô ville enchanteresse,
Verra l'immensité de la Mer vengeresse...

Les légendes annexes

Revenons à Dahut, que certaines légendes désignent aussi sous le nom d'Ahès. La tradition rapporte que Dahut, ou Ahès, fut changée en sirène. Parfois les matelots entendent un chant triste et doux qui semble monter des flots. C'est un air étrange dont les paroles inconnues évoquent tantôt une lamentation, tantôt une ardente supplication. C'est Dahut, dont l'âme errante expie ses péchés et demande aux vivants les prières qui feront cesser ses tourments.

D'après une tradition qu'on retrouve en Cornouaille, la ville d'Is n'aurait pas été détruite, mais seulement recouverte par la mer. Elle subsisterait, sous les flots, dans un état qui rappelle celui de la « Belle au Bois dormant ». Ses habitants sont occupés comme au moment de la catastrophe et demeurent dans une sorte de catalepsie enchantée.

Voici ce qu'on raconte à Audierne : « Un prêtre disait la messe au moment où se produisit la catastrophe. Il la continue encore et ne peut la terminer parce qu'il n'y a personne pour la lui répondre. Si un vivant continuait, là où il est arrivé, la ville d'Is redeviendrait ce qu'elle était avant le désastre. Il est même, dit-on, des personnes qui ont pu se convaincre par leurs yeux de cette existence enchantée. Un plongeur de Douarnenez qui s'était coulé le long de la chaîne, pour dégager une ancre, constata qu'elle était engagée dans les barreaux de la fenêtre d'une église et il vit, par le vitrail, la foule dans l'église et le prêtre à l'autel qui demandait quelqu'un pour répondre la messe. Le marin remonta vivement ; il alla conter la chose au curé qui lui dit : « Vous avez vu la ville d'Is. Si vous vous étiez proposé au prêtre pour répondre la messe, elle serait ressuscitée ».

La ville engloutie est donc une cité dont les habitants resteront jusqu'à la fin des temps dans un état qui n'est pas la mort réelle, mais une période de transition entre la vie et la mort définitive...

DE KÉRAZAN A LA VILLE D'IS

— Il existe, non loin de la baie des Trépassés, un vieux manoir appelé le manoir de Kerazan. C'est le berceau de la famille Saluden qui tient à Quimper, rue Saint-Mathieu, la galerie de peinture qui porte son nom.

« Au fond des caves du manoir de Kerazan se trouvait un souterrain qui, selon la légende, conduisait jusqu'au rivage. Un jeune homme de Cléden eut le courage d'y descendre et de l'explorer entièrement. Sa surprise fut grande de déboucher enfin par un escalier tournant qui ressemblait fort à celui d'un clocher d'église, sous le porche d'une sorte de cathédrale aux trois nefs

emplies de fidèles. Elle était baignée d'une glauque lumière d'aquarium filtrant par des vitraux verdâtres. Il se rappela que c'était dimanche et qu'il n'avait pas assisté à la messe. Il alla s'agenouiller derrière un pilier, au milieu de gens inconnus, vêtus de façon singulière, qui priaient à mi-voix sans remuer les lèvres, en un breton si âpre et si vieux qu'à grand peine le nouveau venu en distinguait-il quelques paroles. Un bedeau quê-tait dans un large plat d'argent.

« Le jeune gars remarqua que tout le monde donnait une pièce blanche, gros ou petit écu. — « C'est l'usage ici », pensa-t-il, et il se fouilla, sans extraire de ses poches rien autre chose que 2 ou 3 sous verdegrisés. « Donner si peu, se dit-il, je n'oserais jamais. J'aime mieux m'esquiver avant que le bedeau n'arrive à moi ». Et il se glissa furtivement vers le porche, non sans remarquer que les assistants, tout-à-l'heure indifférents à sa présence, suivaient sa retraite d'un regard consterné ou furieux. Une vieille femme était assise sur le banc du porche : « Vous avez mal fait de partir, prononça-t-elle, si vous aviez mis quelque chose au plat, ne fût-ce qu'un liard, la ville d'Is, où nous sommes, serait ressuscitée et remontée à la surface de la mer. Maintenant, il nous faudra attendre encore 100 ans une autre occasion. Partez vite, car la grand'messe va finir, et si les habitants vous trouvent ici en sortant, ils vous mettront en pièces dans leur colère ».

Le jeune homme regagna à toutes jambes son souterrain et revint à Kérazan, bien navré d'avoir manqué un si beau coup.

Jusqu'à ce que l'entrée du souterrain ait été murée, on y entendait, en prêtant l'oreille, la rumeur lointaine et profonde des flots déferlant sur les roches de la pointe du Van ou de l'Enfer de Plogoff (1).

**

La tradition rapporte encore, que, périodiquement, la ville d'Is reparait sur la mer. J'ai été à même de me rendre compte comment cette tradition a pris naissance :

Par une belle journée du mois d'août, je me promenais sur les dunes de Lesconil. Il faisait chaud, l'air vibrait, il y avait une forte réverbération ; au loin les bateaux paraissaient comme soulevés au-dessus de l'eau. Et voilà qu'à la place où j'étais accoutumé à voir les Etocs de Penmarc'h, je vois surgir une ville de rêve, une ville fantastique, entourée de remparts, avec de hautes tours crénelées, des châteaux, des maisons aux toits pointus, des églises aux clochers élevés... Si je n'avais pas connu le phénomène du mirage qui transformait ainsi les récifs de Penmarc'h, j'aurais dit : « J'ai vu la ville d'Is... »

Voici une légende née de cette tradition.

(1) L. Le Guennec : *Nos vieux Manoirs à légendes*.

DE LA POINTE DU RAZ A LA VILLE D'IS

Tous les sept ans, le second dimanche de juillet, à minuit, tandis que, sur la montagne sacrée de Locronan, se déroule la Troménie nocturne, la ville d'Is reparaît sur les flots.

Les églises, les tours, les digues et les maisons s'élèvent au-dessus de la mer. Le palais du roi resplendit d'une lumière mystérieuse ; la porte en est grande ouverte. Celui qui oserait y pénétrer verrait briller à ses yeux des trésors fabuleux : de l'argent, de l'or, des perles, des pierres précieuses et des diamants. Il suffit de les toucher pour en devenir l'heureux propriétaire.

Mais celui qui, les négligeant, continuerait son chemin, trouverait dans la dernière pièce, tout au fond du palais, posé sur un coussin orné de pierreries, l'anneau magique qu'y laissa Grallon.

Cet anneau fut taillé dans la racine du coudrier dont les fibres secrètes donnent la vie et la santé, la richesse et le bonheur ; le pollen d'or de ses fleurs mâles, jeté au vent, se porte vers les trésors cachés que l'on peut ensuite déterrer ; mais l'anneau merveilleux donne à son possesseur, outre la richesse, la force magique et le savoir qui y furent enclos par l'Enchanteur Merlin.

Celui qui convoiterait ces merveilles devrait se hâter, car au dernier coup de minuit, le charme s'évanouit, la ville prestigieuse disparaît à nouveau dans les flots...

Un intrépide chevalier du nom de Mor-vran, brave entre les braves, résolut de tenter l'aventure. Avant la chute du jour, il se rendit au rivage. Assis à l'extrême pointe du Raz il vit à l'ouest se déployer les splendeurs du crépuscule et le soleil rouge s'enfoncer dans l'océan. La vague, à ses pieds, se faisait souple et insinuante, et son chant, doux à l'oreille, s'élevait, tantôt enveloppant et doux comme une musique de rêve, tantôt grave et profond comme la voix de lointaines orgues. Et quand la nuit eut dévoilé ses mystères, Mor-Vran se sentit pris par le charme profond de l'ombre et de la mer. Frôlé par des ombres furtives, il éprouvait une secrète et mystérieuse émotion.

Au premier coup de minuit, il vit surgir des flots, des remparts gigantesques, des tours élevées, des églises et des maisons. Un pont énorme, étendait ses arches des rochers du Raz au palais de Gradlon dont la porte était grande ouverte.

Mor-Vran s'élance, il court, il bondit, il entre dans le palais avant que sonne le troisième coup de minuit. Des salles nombreuses s'ouvrent devant lui. Dans la première, il voit des coffres pleins d'argent : il continue sa course. Plus loin, voici de l'or, de l'or à foison ; cent champs ne portent pas plus de graines que ces caisses ne recèlent de pièces d'or : il ne s'arrête pas. La troisième chambre renferme des perles, nombreuses comme le sable de la mer : il passe... Et voici que brillent à ses yeux des diamants entassés : il ne se laisse pas tenter ; il veut l'anneau

magique qui lui donnera à son gré des diamants, des perles et de l'or. Il court vers la dernière salle où l'anneau repose sur sa couche précieuse. Il pourrait le saisir et s'enfuir...

Mais voici que des jeunes filles enlacées apparaissent à ses yeux ravis. Vêtues d'écharpes diaphanes, onduleuses et légères, elles sont belles, d'une beauté surhumaine. Extasié, Mor-Vran contemple sous leurs voiles leur corps blanc et souple... Chacune tend vers lui une coupe d'or et l'invite à y tremper ses lèvres. Il a résisté à l'attrait de l'or et des diamants, mais la splendeur voluptueuse de ces femmes lui fait oublier l'anneau magique ; fasciné par leur lascive beauté, il s'arrête, et porte à ses lèvres la coupe qui se tend vers lui...

Le douzième coup de minuit retentit... Aussitôt, les jeunes filles aux charmes de qui il succombait, se changèrent en statues, froides comme le marbre. Les flots innombrables recouvrirent la cité dolente ; et nul ne revit le jeune homme intrépide qui pénétra dans la ville enchantée...



Dans la légende de la ville d'Is, on voit en lutte l'Esprit du Bien, personnifié par Grallon et Saint Guénolé, et l'Esprit du Mal, personnifié par Dahut. Je me suis souvent demandé s'il ne conviendrait pas d'y voir un symbole de la lutte entre le christianisme et le druidisme qui, à cette époque, fut le grand obstacle à l'expansion de la religion chrétienne en Bretagne.

C'était la théorie professée avant la guerre par un vieux savant allemand dont j'ai oublié le nom. Je ne sais où il avait trouvé mon adresse ; toujours est-il qu'en 1939, le jour même de la déclaration de guerre, je recevais de lui une légende de la ville d'Is tapée à la machine qu'il me demandait de faire insérer dans les journaux de la région. Notre allemand connaissait très mal le français. J'eus mille peine à comprendre son récit. Après bien des tâtonnements, je parvins à le transcrire en un français à peu près correct. Voici, à titre de curiosité la légende de la ville d'Is telle que la concevait ce vieux folkloriste :

« La ville d'Is dressait ses remparts non loin du sombre promontoire du Raz, étrave géante, ultime contrefort du continent, voué aux tempêtes et aux brumes, délaissé par Dieu. Dans les grottes qui minent ses flancs, les flots mugissent sans trêve ; on y entend, les jours de tempête, hurler tous les monstres de l'enfer ; et dans la baie des Trépassés, toute proche, la vague déferle et roule dans ses plis, pêle-mêle, les galets et les ossements humains. Au-dessus de la ville engloutie, le sinistre courant du Raz roule éternellement ses eaux du nord au sud et du sud au nord, et brasse dans ses tourbillons les corps déchiquetés des noyés.

Là où règnent aujourd'hui la tristesse et la désolation, s'éten-

daient jadis de riants jardins, des villas cachées dans la verdure, une opulente cité dont les riches palais étaient défendus par des remparts et des tours qui semblaient défier les fureurs de l'Océan. Les navires y apportaient de riches cargaisons ; les habitants y vivaient heureux sous le sceptre de Grallon à la tête chenue.

Le palais du roi était la merveille de la Cité ; fait de marbre, de cèdre et d'or, il renfermait les plus beaux trésors du monde. Grallon y vivait, entouré de braves et loyaux chevaliers, aimé et honoré de tous. Il gardait auprès de lui son unique enfant, Dahut.

Dahut était belle, son pur visage encadré d'une ondoyante chevelure brune, avait une telle douceur que le front soucieux de son père se déridait à son seul aspect. Elle possédait à la fois la grâce du corps et le charme de l'esprit. Choyée de tous, ses vœux étaient exaucés avant même d'être formulés. Le peuple l'honorait, les chevaliers l'admiraient et chacun tournait vers elle son désir et se flattait en secret de devenir son époux.

Mais Dahut restait insensible à tous les hommages ; ses sentiments étaient impénétrables et son sourire ne favorisait personne ; ni Kerret Le Brave, ni Arthur, jamais vaincu au tournoi, ni Tugdual, seigneur des côtes de Plou-Arzel, ni Olivier Le Sage, le plus savant de tous. Un amour secret remplissait son âme ; mais nul ne pouvait se flatter de savoir pour quel heureux mortel battait le cœur de la fille de Grallon.



La nuit a recouvert la ville de son noir manteau. Pas un bruit, tout dort. Sur la plus haute tour, le guetteur, lassé de fouiller les ténèbres, s'est assoupi.

Une forme voilée glisse à pas furtifs à travers les chambres du palais et disparaît par une porte dérobée. Gracile et blanche, elle s'éloigne avec précaution et cherche l'ombre propice à ses desseins. Elle quitte la ville et se perd dans la forêt toute proche aux chênes discrets...

Un jeune homme paraît et l'étreint dans ses bras puissants :
— « Hoel ».

— Dahut, ô bien-aimée, je t'attendais depuis la chute du jour. Pourquoi viens-tu si tard ? As-tu enfin mis ton père au courant de nos projets ? Consent-il à notre union ?

— Hélas... Je n'ose lui avouer mon amour pour toi. Gwénolé a pris sur lui une influence exclusive ; il lui a fait jurer de n'accepter pour gendre qu'un adepte des lois chrétiennes. Mon père m'aime de tout son cœur, mais jamais il ne consentira à me donner au serviteur d'un culte abhorré. Abandonne tes dieux, Hoel, fais-toi chrétien, tu seras mon époux bien-aimé.

— Je t'adore, Dahut, je t'aime plus que tout au monde, mais

la foi des ancêtres est pour moi chose sacrée, je ne puis la renier. Les plus fameux Druides de l'école de Sein, sont de ma famille, le grand Pontife est mon oncle...

— Je le sais, mais je te veux pour époux devant le Dieu dont Gwénolé est le prêtre. Je n'aime pas Olivier à qui mon père voudrait laisser la charge du Trône, ni Judual, l'ami de mon enfance, ni Galonus, seigneur de Trémazan qui prétend à ma main ; tu as mon cœur, il est plein de toi.

— Suis-moi dans les forêts profondes où vit encore notre foi. Il y a cinquante ans, Corentin, protégé par Gradlon, brisa les images de nos Dieux, mais leur souvenir est toujours en nous. Viens dans la forêt où se dressent nos autels...

— Non, je serais maudite. Gradlon est l'ennemi de ton père.

— Mon père t'aimera comme sa fille... Demain, à la même heure, je t'attendrai à la fontaine de Troguer. Nous partirons loin d'ici, nous cacherons nos amours en des lieux qui ne le cèdent en rien aux splendeurs de la ville d'Is.

— Les portes seront fermées, je ne pourrai quitter la ville.

— Le garde t'ouvrira si tu lui montres la clef d'or, symbole du pouvoir royal.

— Hoel, que me demandes-tu ? Si je t'obéis, comment, au jour prochain où montera la grande marée d'équinoxe, ouvrira-t-on les écluses par où s'épanche le trop-plein de la mer ?

— Ne pense pas à cela Dahut. Je t'aime. Je te mènerai dans mon palais souterrain de Gaor-Inis où les eaux ne peuvent pénétrer. Tu seras mon épouse. Tout le reste m'est indifférent. Je t'aime Dahut. A demain...

De retour au palais, la jeune princesse ne peut trouver le repos. Le sommeil a fui ses yeux. Le doute trouble son âme. Doit-elle obéir à l'ordre terrible du bien-aimé ?

D'un pas d'automate, sans trop savoir ce qu'elle fait, elle s'approche du roi qui dort du sommeil du juste. Elle prend à son cou la clef d'or qui ne le quitte jamais et s'enfuit dans les ténèbres de la nuit...



Depuis un an, Dahut est partie ; elle a quitté la demeure de son père pour le palais rocheux des ténèbres où vivent les derniers Druides. Elle a abjuré le Christ, le Dieu d'amour que lui révéla Gwénolé. Désormais elle invoque les Dieux de l'air et de la terre : le terrible Eusus et Tarunn, le maître du tonnerre, et Belen, le guerrier aux cheveux d'or, et ceux qui donnent richesse et fécondité.

Le palais solidaire de Grallon ne retentit plus du rire clair de sa fille aimée. Le cœur du roi déborde d'une tristesse profonde...

Lorsque Corentin évoquait la Passion du Christ Sauveur, les druides farouches se retiraient, la rage au cœur, dans les forêts mystérieuses où ils régnaient en maîtres. Et maintenant ils se sont vengés. Aveuglée par eux, Dahut a trahi son Dieu et son père. Elle a connu les mystères de la foi druidique : le Grand-Prêtre l'a initiée aux rites anciens. Puis un jour, vêtue d'une ample robe verte, on l'a menée près de son fiancé devant l'autel où brûlait le feu du sacrifice. Pour affirmer la sincérité de sa conversion et prouver qu'elle a tout oublié : son passé, son père et son Dieu, elle fait vœu d'obéir aux ordres du Grand-Druide. Lui seul a le pouvoir de s'entretenir avec les puissances célestes. Chaque année, au sixième jour de la nouvelle lune, il se montre au peuple et, murmurant les paroles magiques des hymnes glorieuses, il coupe de sa faucille d'or le gui sacré qui guérit tous les maux... Il tient Dahut sous son regard dominateur que nul ne peut soutenir :

« Dahut, les Dieux t'ont choisie, tu seras l'instrument de leur triomphe. Tu possèdes la clef d'or de Gradlon ; demain tu ouvriras les écluses de la ville. Le Dieu des chrétiens ne saurait empêcher ma vengeance, Is sera submergée. Va... »

Pâle et tremblante, Dahut tombe à genoux. Elle tord ses mains blanches et tourne ses yeux suppliants vers le Grand-prêtre. Mais le dur regard du Druide la fascine ; elle ne peut reculer : son cœur d'amante sera plus fort que sa raison, elle obéira...

Is dort. Dans son palais, seul Gradlon veille encore. Des rides profondes creusent son auguste visage. Il songe à sa fille... Au loin gronde la mer ; elle bondit au flanc des digues noires. — « Dieu Tout-Puissant, toi que j'ai toujours servi, ramène mon enfant, ramène Dahut... »

Et Gradlon se prosterne sur la dalle froide... Lorsqu'il se relève, il n'est plus seul : l'Abbé de Lan-Thévennec, Gwénolé, est près de lui.

— Roi, hâte-toi de quitter la ville, Dahut, éblouie par l'Esprit du Mal, a ouvert les écluses. La mer s'engouffre dans les rues, les flots déchaînés auront bientôt tout englouti.

Frappé de stupeur, Gradlon peut à peine concevoir la triste réalité : il court, il appelle son enfant : « Dahut !, Dahut !, ton père te cherche. Je ne quitterai pas ces lieux sans toi, je te sauverai ou je mourrai avec toi... »

Mais Gwénolé le presse : « Laisse cette fille parjure, voici ton cheval, sauve-toi ». Et le noble vieillard monte en selle et franchit les portes de la ville, poursuivi par les flots hurlants...

Soudain il se sent enlacer par des bras blancs dont il a oublié l'étreinte : sa fille angoissée le supplie de la sauver et s'accroche à lui de toute la force de son désespoir. Déjà la vague écumante atteint la monture du roi. Une voix de tonnerre hurle à son oreille : « Repousse le démon qui déchaîna les flots »...

En entendant ces mots, Dahut s'écrie : « Pardon mon père... Hoel bien-aimé, je meurs pour toi »... Ses bras desserrent leur étreinte désespérée ; elle glisse dans la mer qui se referme sur elle et s'arrête soudain.

Et la monture du roi, telle une cavale indomptée, bondit à travers les prés, traverse les vallées, franchit les collines et poursuit dans la nuit son galop effréné. On l'entendait au loin, et les paysans suivaient la folle chevauchée aux étincelles qu'une course échevelée arrachait aux pierres du chemin...

Grallon s'arrêta devant Quimper, la ville aux sept collines, que deux rivières enserrent dans leurs liens d'argent. Il la choisit pour capitale et y appela ses fidèles sujets...

C'est pourquoi, taillée dans le granit et tournée vers la ville d'Is, la statue équestre du vieux roi se dresse entre les tours jumelles de la cathédrale dédiée à Saint Corentin.



IMPRIMERIE
ÉDOUARD MÉNEZ
QUIMPER
MARS 1946